

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

VOL. 10

MONTRÉAL, MARDI, 20 MARS 1847.

No. 25

## EXTRAIT DES ANNALES DE L'ARCHICONGRÈGE Du très-Saint et immaculé cœur de Marie.

Le dimanche 15 octobre 1814, une fête d'un ordre différent de nos solennités ordinaires offrit dans notre église un tableau qui excita de bien vives et de bien douces sensations. Pour les rendre sensibles à nos lecteurs, il nous faut leur dire que depuis plusieurs années les pieux enfans du vénérable abbé de La Salle, les bons frères des écoles chrétiennes rendent à Paris les services les plus importants, les plus précieux à la classe si intéressante des ouvriers. Ces hommes vénérables, dont les journées si laborieuses sont consumées dans les soins qu'ils donnent à l'éducation des enfans du peuple, ont consacré le tems même de leur repos aux ouvriers de tous les âges. Plusieurs fois par semaine, et les jours de dimanche, dans la soirée, à l'heure où tous les travaux publics ont cessé, et à laquelle les frères doivent sentir le besoin du repos, ils rouvrent leurs classes. Elles se remplissent d'une foule d'ouvriers de tout âge, de toutes professions. Telle école en réunit cinq à six cents. Là s'enseigne la lecture, l'écriture, le calcul à ceux qui ne les possèdent point encore. D'autres, dont la première éducation a été soignée et dont l'esprit a acquis de l'étendue, du développement par l'étude et la pratique des arts qu'ils exercent, étudient, sous la direction de ces bons frères, les mathématiques, le dessin, la musique et les autres arts et sciences qui peuvent avoir quelque affinité avec leurs professions respectives. On conçoit déjà, indépendamment du profit pour l'esprit que ces études, ces classes devaient produire, quel avantage moral les ouvriers, ainsi occupés à des heures où l'inaction est si dangereuse à Paris surtout pour des hommes dont la plupart sont étrangers, on conçoit quel avantage moral les ouvriers en ont retiré. Mais un fruit inappréciable pour ceux qui l'ont recueilli et pour la société qui en jouira, c'est l'heureux retour aux principes et à la pratique de la religion de la part de ces ouvriers dont une partie l'avait abandonnée et l'autre ne l'avait jamais connue.

On sait trop qu'en général la classe des ouvriers ne pratique point la religion, n'a même ni principes, ni sentimens religieux. On s'en afflige, à juste titre; on va plus loin, on les condamne, on les méprise, et l'on est souverainement injuste à leur égard. Ils n'ont pas de religion, et sans doute ils n'offrent point ce gage de moralité et de sécurité que la crainte de Dieu et le respect de ses saintes lois peuvent seuls produire. C'est un fait malheureusement trop constant; mais, si vous réfléchissez, osez-vous leur en faire un reproche? Prenez l'ouvrier dès son adolescence, suivez-le jusqu'au moment où il est jeté dans la tourbe de Paris, mettez un intérêt charitable dans votre examen, c'est un homme comme vous, c'est votre frère, et puis dites s'il n'est pas plus à plaindre que condamnable.

L'ouvrier appartient par sa naissance et à sa famille aux classes pauvres et malaisées de la société. Son éducation première, si elle n'a pas été nulle, a du moins été imparfaite et tronquée par suite des besoins de sa famille. Où aurait-il appris sa religion? Comment aurait-il pu se pénétrer de son esprit, pressentir sa sublimité, sa sainteté? Est-ce pendant quelques mois de catéchisme, où il n'a pu apprendre que des mots qui, pour la plupart, n'ont été que des sons vides de sens, et encore tous ont-ils eu cette faible ressource? Nous avons l'expérience que plusieurs d'entre eux n'ont pas même reçu le saint baptême, qu'un plus grand nombre n'a point fait de première communion, n'a reçu aucune instruction chrétienne, n'a même entendu parler de Dieu que par le blasphème. Ceux qui ont fait jadis leur première communion, ont-ils trouvé dans leur famille des soins, des secours, des exemples, des conseils qui les missent en état de cueillir les fruits de cette sainte action?... Taisons-nous, et gémissons de honte et de douleur.

L'ouvrier dans son enfance, et dès que ses mains ont pu soutenir un outil, a été livré à un travail forcé. Jeté dans ces ateliers, antres de l'impiété et du libertinage, le pauvre enfant n'a vu que le crime, n'a entendu que son langage. Une corruption précoce s'est emparée de lui, son imagination faible et tendre s'est promptement dépravée; fatigué des premiers assauts de ses passions naissantes, il y avait encore un remède à ses maux, il l'a senti; il a demandé à se confesser. Et on lui a répondu par des paroles de mépris, toujours si influentes sur l'esprit d'un enfant, par des blasphèmes, des impiétés; on l'a menacé, et le pauvre enfant, sans force et sans appui, n'a plus même osé y penser. Pour le démoraliser, l'abrutir et par là le façonner au joug d'un esclave de la cupidité qu'il doit porter toute sa vie, pour étouffer en lui tout sentiment de la dignité de son être, on étincindra en lui la pensée de Dieu en lui enseignant l'impiété et la débauche. On a dépravé son es-

prit, on a corrompu son cœur. Adolescent, il entre dans la société, il va gagner son pain à la sueur de son front. Et qui de vous ignore que, quand il aurait conservé quelque principe, quelque sentiment religieux, il lui serait impossible, au moins très-difficile, d'en parler à aucun? Plus de voie au rebour pour lui, Satan y a mis son ordre. Ses passions déchaînées l'agitent; si un reste de pudeur l'arrête quelques instans, les exemples de ses pareils ont bientôt rompu ce faible obstacle. Les conversations journalières qu'il entend ne sont que des cris de débauche ou des vociférations impies. Il en vient à mépriser la religion, à abhorrer ses ministres. On les lui a dépeints sous les plus affreuses couleurs, et rien ne peut détromper son esprit égaré. Car il ne connaît pas et ne peut guère parvenir à connaître le prêtre. L'entrée de l'Église lui est de fait interdite, les patrons pour lesquels il travaille lui ont dit: *Tu mourras de faim, ou tu travailleras le dimanche.* C'est là le dernier sceaue qui met la consommation à l'impiété et par suite à l'inconduite de l'ouvrier, car il n'est libertin, comme vous le lui reprochez, que parce qu'il est irréligieux. Ah! loin de le condamner, de lui faire un reproche, concevez, gardez pour lui une tendre et charitable compassion. C'est votre frère, et votre frère égaré.

Vous venez de voir l'ouvrier tel que l'a fait la société corrompue dans laquelle il vit. Eh bien, malgré tous ces désordres, que nous voudrions nier ou pallier, il y a du bon, mes chers confrères, il y a du bon même chez ceux que vous pourriez regarder comme les plus mauvais, et ce bon n'attend que l'influence de la grâce pour devenir excellent. Ils ont des passions vives, ardent, et comment en serait-il autrement, puisqu'aucun frein ne les comprime! Ramènonz-les aux vrais principes, et ces passions deviendront chez eux des qualités. Ils ont en général l'esprit juste, et je les ai souvent trouvés plus judicieux que beaucoup de sophistes qui semblent être leurs précepteurs. Nos ouvriers n'ont point étudié les systèmes de l'impiété, ils l'ont humée comme l'air, parce qu'elle flattaît et fomentait leurs passions. Ils ont le cœur noble, constant et généreux, sont capables de sacrifices, et tous les jours il s'en fait de bien nobles et de bien honorables dans cette classe. Tous, mes frères, tous, à l'exception du petit nombre de malheureux que le vice a tout à fait abrutis, tous sont dignes d'être chrétiens catholiques.

Je demande pardon à mes lecteurs de cette digression que je sens bien avoir trop prolongée, mais je n'ai pu résister au sentiment de douleur que j'éprouve toujours quand j'entends condamner sans miséricorde nos frères les ouvriers. Je connais les vices et les défauts de cette classe. Certes je ne les approuve pas, je les condamne; mais quant aux coupables, je les plains. Il est si juste et si naturel de se dire: *Si Dieu m'avait placé dans de pareilles circonstances, que serais-je devenu?* Au reste, j'aurai atteint mon but, si je parviens à inspirer à mes frères, les enfans du Cœur Immaculé de Marie, le sentiment de l'intérêt fraternel et charitable pour les membres d'une classe de la société, et qui lui est si importante, qu'on peut la considérer comme formant ses entrailles.

Revenons aux jouissances que nous ont fait goûter ces bons ouvriers. Presque tous ceux d'entre eux qui fréquentent et ont fréquenté les écoles des frères étaient en proie à l'irréligion pratique la plus consommée: les uns pleins de mépris pour la religion, sa doctrine et ses pratiques, les autres animés d'une haine fanatique contre les ministres de l'Église, surtout contre les PP. Jésuites, jamais ils ne mettaient le pied dans nos églises; d'abord ils n'en avaient pas le tems, leur malheureux travail obligé du dimanche ne le leur permettait pas. Ils en auraient eu la facilité qu'ils n'auraient pas osé le faire. Indépendamment de la crainte des sarcasmes, des railleries de leurs confrères, ils se seraient regardés comme déshonorés s'ils avaient été aperçus priant ou gardant un maintien recueilli dans une église. C'est avec de pareils préjugés qu'ils sont entrés dans les écoles des frères. Ces religieux s'étaient proposés, en cultivant l'esprit de leurs nouveaux élèves, de les rappeler à la moralité en leur inspirant des sentimens religieux. Plusieurs années se sont consumées en tentatives, en essais qui ont eu peu de succès. Ce n'est pas que les élèves aient repoussé les soins, le zèle de leurs maîtres. Loin de là, quoiqu'ils ne fussent pas en état d'en estimer le prix, ils ne pouvaient qu'être reconnaissans de l'intérêt, de la complaisance de ces hommes vénérables. Mais ils se contentaient d'entendre avec indifférence les conseils charitables, les exhortations pieuses. Les préjugés avaient trop d'empire, le moment de la grâce n'était pas encore venu. La protection si puissante et si sûre du Cœur Immaculé de Marie a été longtemps et vivement sollicitée en leur faveur, La bonne Mère leur avait préparé une amorce. Ces hommes qui n'auraient